

Faites paraître vos danseuses, vos archevêques, vos officiers, vous mêmes, tous les saltimbanques, tous les prostitués, afin de divertir quelques instants, par le spectacle de votre hideuse scurrité, les hôtes qui daignent vous apporter leur mépris et leurs commandements.

LAURENT-TAILHADE.

Rédaction : PIERRE MUALDES
Administration : PIERRE ODEON
72, rue des Prairies, Paris (20^e)
(Chèque postal : Odéon 950-32 Paris)

le libertaire

ORGANE BI-HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"	
FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 24 fr.	Un an... 30 fr.
Six mois... 12 fr.	Six mois... 15 fr.
Trois mois... 6,50	Trois mois... 7,50
Quelque poste... P. Odeon 950-32	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté tout à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

PARIS SE COUVRE DE HONTE !

LEUR MEMOIRE trahie par tous

LEUR MORT, par un témoin officiel

Réveillez-vous, ô ! nos martyrs !

Vous qui êtes morts pour ceux qui peinent et qui souffrent, du plus profond de vos obscurs tombeaux, portez vos regards sur la terre des vivants, et de servilité, de bassesse et de lâcheté.

Est-ce en vain que vous vous êtes sacrifiés ? Sortez de vos cercueils, les martyrs de Chicago, jetés en pâture à l'appétit insatiable des hommes ; descendez de vos potences, Ketoku et vos treize compagnons martyrisés au nom des antiques croyances asiatiques ; venez à nous, Ferrer, fusillé dans les fossés de la citadelle religieuse ; échappez-vous du royaume des morts, Liebnecht, Rosa Luxembourg, Osugi, et toutes les victimes ignorées, inconnues, qui verseront votre sang pour féconder l'humanité et mettre un terme à la barbarie des despotes et des tyrans.

Sacco et Vanzetti ont été assassinés, et Paris s'apprête à fêter demain leurs funérailles.

**

Tout de même — et nous le rappelions hier — le moscou, « le meurtrier de la Finlande, le bourreau des étudiants russes, le persécuteur du grand Tolstoï » fut obligé après tous ses crimes, de se réfugier en rade de Cherbourg pour recevoir les hommages des prostituées de la troisième République. Alphonse XIII n'osa pas braver la colère parisienne au lendemain de l'exécution de notre grand Ferrer. C'est qu'un peu de sang révolutionnaire coulait encore à cette époque dans les veines de ce Paris de 1913 et qu'entre les vîpres de la politique n'avaient pas complètement souillé de leur contact et empoisonné de leur venin la population de la grande ville sensible et générale.

Aujourd'hui, Sacco et Vanzetti sont morts et Paris ouvrier va se taire.

**

Oh ! nous ne nous leurrions pas. Nous savions, au lendemain même de la tragique exécution, qu'il ne nous fallait pas compter sur certains éléments qui depuis plus de dix ans, se sont cantonnés dans un réformisme apeuré, dépourvu de toute essence révolutionnaire. Nous savions que le mot d'ordre d'abstention, n'était pour beaucoup qu'une défaite aux actes de réprobation et de vengeance ; mais nous étions en droit de compter sur le concours sans partage d'autres organisations qui, par leur attitude, leurs proesses et leurs engagements, nous faisaient espérer que l'American Legion ne viendrait pas insulter à la mémoire de Sacco et de Vanzetti, sans que le peuple travailleur de Paris ne vienne troubler la fête par son cri de colère et de révolte.

Aussi est-ce avec un sentiment d'étonnement et de stupeur que nous vîmes le P.C. et la C.G.T.U. appeler, pour le 19 septembre prochain, les ouvriers parisiens à une démonstration hors barrière.

Sans perdre une minute, nous convoquâmes à une réunion les divers groupements responsables. Nous rappelâmes à leurs délégués les récentes promesses ; nous dénonçâmes leur nouvelle attitude. Nous leur démontrâmes que les forces de police gouvernementales étaient dans l'incapacité d'empêcher 100.000 travailleurs de manifester leur indignation, que jamais occasion ne fut si favorable, puisque sur le cortège des 50.000 fascistes, se trouveraient peut-être un million de badauds. Rien n'y fit. L'on nous servit à nouveau les vieux clichés de « mesures exceptionnelles prises par les autorités policières » ; « la responsabilité de jeter dans la bataille contre la flânciale armée des forces sans défense ». Et, malgré notre instance devant la pauvreté de ces arguments, le P.C. et la G.G.T.U. se refusèrent à nous suivre.

**

C'est bien. Nous ne voulons pas croire cependant que la peur des coups et la crainte des responsabilités provoquèrent la volte-face des chefs du P.C. et de la G.G.T.U.

Alors ? Quelles sont les causes de cette trahison ? A quels marchandages, à quelles tractations se sont livrés le P.C. et la G.G.T.U. pour revenir subitement sur une décision acceptée de tout le Paris révolutionnaire ? Quelles sont les raisons occultes de ce dégonflement ? Quel a été le prix offert pour cette trahison sans nom ?

N'est-ce pas au lendemain de la nouvelle attitude prise par le P.C. et la G.G.T.U. que le député Marty fut remis au régime politique ? L'affaire Rakowski n'a-t-elle pas dans une certaine mesure influencé les décisions dernières prises par les mauvaises rugers des deux organisations précitées ? Et puis : Moscou, à court d'argent, quémandeur du dollar américain, n'a-t-il pas donné des ordres à ses bureaux de

Paris, pour qu'aucune peine, même légère, ne soit faite aux représentants des yankees assassins.

Qui sait ?

D'une façon ou d'une autre, il n'y a pas de termes pour qualifier la lâche conduite des chefs du P.C. et de la G.G.T.U.

L'ignominie de leur servilité et de leur platitude n'a pas de nom. Ils savaient, comme nous le savions nous-mêmes, qu'aucune organisation, aussi puissante soit-elle, ne pouvait à elle seule prendre la responsabilité d'appeler le peuple de Paris au sabotage du défilé de l'American Legion. Ils savaient que l'unité de l'élément le plus actif de la Capitale était indispensable pour répondre comme il le fallait à la provocatrice de la tour fasciste. En divisant, pour une semblable démonstration, les forces du prolétariat parisien, les chefs du P.C. et de la G.G.T.U. n'ignoraient pas que leur trahison offrait aux forces de réaction la possibilité de crier victoire, en honorant les assassins de Sacco et Vanzetti.

Aucune honte ne les a fait reculer. Ils seront lundi à Glichy, cependant que l'American Legion sera maîtresse de la rue.

Sans mesure dans la bassesse, les maîtres du P.C. et de la G.G.T.U. ne se contentent pas de détourner le travailleur parisien de sa tâche ; ils insultent encore ceux qui, conscients de leur devoir, ont jusqu'à la dernière seconde espéré en l'espace de solidarité du prolétariat qui donna dans le passé tant d'exemples de son courage et de son audace. Ils tentent de faire de l'opposition à l'égard des « bandits » que la justice américaine ordonne l'incinération à petit feu.

Les lignes que l'on va lire ci-dessous ont été écrites par le seul journaliste qui assista à l'exécution de Sacco et de Vanzetti, M. Jack Grey et furent publiées dans le *New-York Evening Graphic*. Son compte rendu évoque, avec une impartialité remarquable, l'horreur de ce double assassinat et mieux que tout commentaire il traduit la cruauté et la barbarie des juges et des bourreaux américains.

Contrairement à ce que l'on pensait communément en Europe, les condamnés à mourir sur la chaise électrique ne sont pas tués d'un seul coup, foudroyés par un courant de haute tension.

Perfectionnement dernier cri des appareils de torture, la chaise électrique n'est pas construite pour tuer brutallement. Elle est conçue de façon à permettre le passage d'un courant électrique à travers le corps, sans provoquer immédiatement la mort mais à tout près, à quelques minutes d'eux. Et songeant à tout ce que ces deux hommes avaient enduré durant ces sept longues années que je parcours par la pensée, je me préparai à assister à leur égorgement.

Rapidement, je vis le gardien-chef disparaître par la porte séparant la chambre des condamnés à mort de la salle d'exécution.

Quelques secondes plus tard, il revint avec Madeiros. Cinq robustes gardiens se saisirent de celui-ci et le poussèrent sur la chaise. Ils firent mieux que de l'y pousser, le traînèrent brutalement, comme un « file » traîne un ivrogne rencontré dans la rue.

Le bourreau est nerveux

Madeiros les fixait de ses yeux étincelants et semblait avoir quelque chose à dire. Il agissait comme quelqu'un qui ne comprend pas et est révolté de la façon dont on le traite en le mettant sur la chaise électrique ; mais avant même qu'il eût pu se rendre compte de ce qui advenait, les quatre gardiens l'avaient attaché sur la chaise et Robert C. Elliott, le bourreau à la face allongée et pointue percée de deux petits yeux gris, lui fixait l'électrode sur le sommet de la tête.

Venez avec moi dans la « Maison des Morts ». On y tue les hommes de façon quelque peu différente de celle employée sur le restant de la tête. Les bostoniens, c'est-à-dire les bostoniens qui assassinent dans les prisons d'Etat, sont méthodiques. Ils ont le sang-froid d'une bande de tueurs d'hommes. Au surplus, ils sont d'assez bons et très diligents que les tueurs d'hommes de Sing-Sing.

La « Maison des Morts » est ici beaucoup plus grande que celle de Sing-Sing. Elle a 6 mètres de haut, 20 mètres de long et 8 mètres de large. Le tableau de distribution. Ses doigts, nerveusement, se promenaient sur l'interrupteur cependant que sa tête était tournée vers le directeur, Hendry, qui donna aussitôt le signal. Le bourreau mit alors le contact.

Le courant commença à ronfler et à gronder. Elliott, la face au masque farouche, grotesque, restait à côté de son tableau, pendant que le courant mortel pénétrait et traversait bruyamment le cerveau de Madeiros.

Madeiros fut déclaré mort, neuf minutes après son entrée dans l'abattoir. En hâte, les gardiens l'arrachèrent de la chaise.

Le passage du courant électrique dans le corps provoque une violente convulsion des muscles, et c'est la raison pour laquelle le coup de Sacco devint semblable à celui d'un éléphant.

Le passage du courant électrique dans le corps, provoque une violente convulsion des muscles, et c'est la raison pour laquelle le coup de Sacco devint semblable à celui d'un éléphant.

Et pendant que s'opérait cette terrifiante transformation une salive abondante s'échappait de sa bouche et comme un torrent, la transpiration s'écoulait le long de son corps.

Mille neuf cent volts de « Justice » dégagent une chaleur d'environ 400 degrés. Comparez ces 400 degrés avec cette température de 35 degrés à l'ombre, dont vous vous plaignez, parfois et vous vous ferez alors une idée de la façon dont les conservateurs et les hommes cultivés du Massachusetts rôtent vivants leurs semblables.

Ah ! que des ouvriers que ces Bostoniens ! Ce sont vraiment des spécialistes, des as dans ce métier !

Sacco la seconde victime

Alors, le chef-gardien s'en fut chercher Sacco. Dix secondes s'étaient écoulées qu'il revenait avec lui dans la « chambre du massacre ». Les cinq puissants gardiens empoignèrent le petit Sacco, émacié, affaibli et littéralement le lancèrent vers la chaise.

Sacco semblait fatigué et las de cette bataille avec la vie. Ses gestes étaient ceux d'un homme pour lequel la mort est une délivrance. Il avait vécu avec la mort pendant sept ans, et maintenant il était prêt à faire le saut terrifiant dans l'infini pour l'enfant qui vient de naître.

Sacco manifesta une certaine nervosité lorsque les gardiens l'attachèrent sur la chaise. Par deux fois, puissamment, il lança en italien : « Vive l'Anarchie », et ensuite d'une voix criarde complètement détachée de toute émotion, il dit :

« Adieu ma femme et mes enfants, adieu vous tous. Mes amis et vous aussi messieurs, adieu. Adieu ma mère. »

Pendant que Sacco parlait, Elliott, l'assassin officiel, se tenait à sa droite, et son visage diabolique traduisait l'hostilité. Il paraissait ennuyé et dérange de ce délit et lorsque Sacco fut fini de causer, il lui plaça rapidement et brutallement l'électrode sur la tête et bondit littéralement vers le tableau de distribution. Ses doigts, nerveusement, commencèrent à gonfler si démesurément que j'avais peur qu'ils éclatent en un moment de sang.

Les veines jugulaires commencèrent à grossir évidemment. J'eus l'impression qu'elles allaient casser de son cou et finalement elles se transformèrent en deux immenses noirs de chaque côté de la gorge. Un autre phénomène se produisit en même temps. Le cou de Sacco augmentait graduellement de proportion et devenait rouge vif.

Au moment où Sacco avait pris place sur la chaise électrique, j'avais remarqué combien il était amaigrì. Son cou était aussi mince qu'un petit tuyau de vapeur. Cinq secondes après le passage du courant il était aussi épais que celui d'un éléphant.

Le passage du courant électrique dans le corps, provoque une violente convulsion des muscles, et c'est la raison pour laquelle le coup de Sacco devint semblable à celui d'un éléphant.

Et pendant que s'opérait cette terrifiante transformation une salive abondante s'échappait de sa bouche et comme un torrent, la transpiration s'écoulait le long de son corps.

Mille neuf cent volts de « Justice » dégagent une chaleur d'environ 400 degrés. Comparez ces 400 degrés avec cette température de 35 degrés à l'ombre, dont vous vous plaignez, parfois et vous vous ferez alors une idée de la façon dont les conservateurs et les hommes cultivés du Massachusetts rôtent vivants leurs semblables.

Un horrible spectacle

Grand Dieu ! Vit-on jamais pareil spectacle à celui qui se déroula cette nuit dans ce centre de Culture. Trois hommes brûlés vifs. Trois hommes envoyés dans l'éternité après vingt-six minutes de torture ! Mais revenez à Sacco, car nous n'en avons pas encore fini avec lui.

Au second contact, Sacco fut pris d'indescriptibles convulsions. Il n'est pas de mots pour imaginer les contortions du corps cheveu et malaxer du « radical » et nul ne pourrait traduire l'expression du visage de l'assassin officiel lorsque au second coup de manette le corps de Sacco s'agita comme si le malheureux voulait briser les liens qui le retenaient attaché à l'appareil de supplice.

Le petit Nicolas Sacco fut déclaré mort, 11 minutes après minuit.

Tortionnaires raffinés

Maintenant, considérez ceci. Deux hommes ont été brûlés à mort dans l'espace de douze minutes. Six minutes pour chacun. Cela est mieux que dans l'Etat de New-York où il faut habituellement neuf minutes pour brûler un homme.

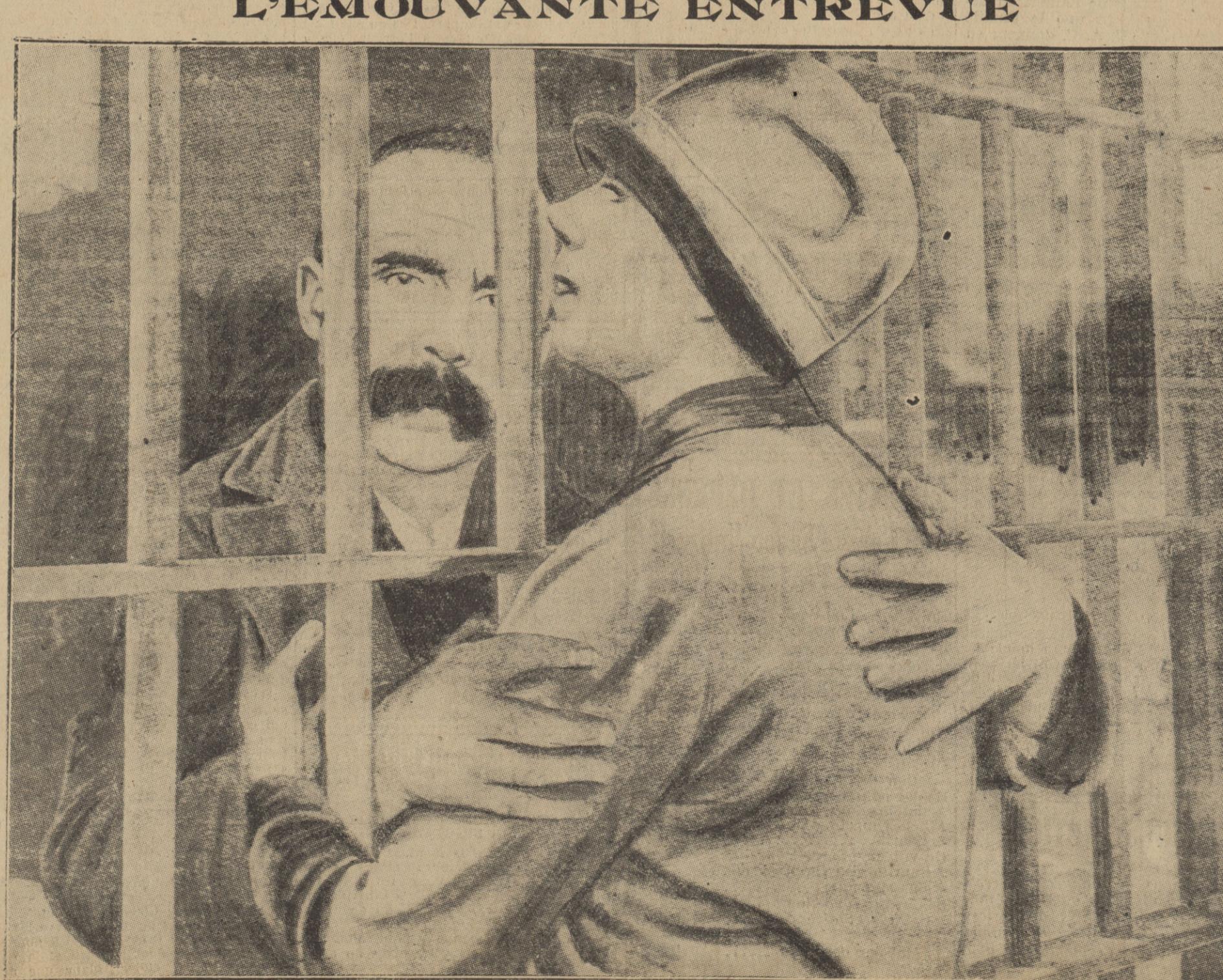
Et avec quelle rapidité les bostoniens débarrassent la chaise électrique de l'être qui vient de mourir. Il leur faut pour ce travail, encore moins de temps que pour mettre le condamné sur le fauteuil. Ils sont merveilleux.

Mais douze minutes s'étaient écoulées, et dans la cellule des morts l'officier et poète Vanzetti attendait toujours. Pendant douze minutes il était resté assis, la dernière, attendant.

Des minutes qui sont une éternité

Il avait d'abord vu partir Madeiros. Ensuite il vit s'en aller l'amie Famille de toute sa vie : Nicolas Sacco. Et après le départ de ce dernier il lui restait encore six minutes à attendre. Seul, tout seul pendant six minutes. Comme de temps cela a-t-il du sembler à Vanzetti. Les secondes devaient se transformer en minutes et les minutes en éternités durant cet espace où assis il attendait les meurtriers légaux de la loi Massaginaire, qui devaient venir le chercher.

Si jamais être humain a vécu six minutes



VANZETTI, étreignant une dernière fois, avant sa mort, sa sœur Luigia.

EDITION DE PROPAGANDE

A la mémoire des deux martyrs

Pour graver, d'une façon saisissante, en la mémoire de tous, le dououreux calvaire, et l'ignominieux assassinat de Sacco et Vanzetti, nous avons fait appeler au concours d'un ami dessinateur et nous venons de faire tirer

Un beau dessin

simili-gravure sur papier crème du Japon

Dimensions 65 cm. sur 50 cm.

C'est une émouvante et superbe œuvre d'art.

Elle est dès maintenant à la disposition de nos lecteurs ; la réclamer à Féranel, 72, rue des Prairies, Paris, chèque postal 586-65.

Prix de chaque exemplaire, franco de port :

4 FR. 25 POUR LA FRANCE.

4 FR. 50 POUR L'EXTERIEUR.

Serge di Modugno
chez le juge d'instruction

du plus cruel déchirement, c'est bien Vanzetti, le petit italien, dont les pensées débordaient de poésie et d'amour.

Finalement Vanzetti entra dans la « Chambre des Morts », la tête haute.

Par Dieu ! Personne ne me fera croire que Vanzetti fut capable de tuer un homme. Il avait sur le visage une expression qui semblait dire : « Je suis affligé pour vous tous qui me regardez et êtes la pour me mettre à mort. »

Jamais n'ai vu une semblable expression. Vanzetti a le visage d'un homme incapable de faire du mal à une mouche. Ne me dites pas qu'il fut l'auteur d'un crime.

Avec un sourire il entra et prit place sur la chaise. Il ne devrait pas dire qu'il prit place sur la chaise, car si tu n'as pénétré dans la salle d'exécution, les gardiens l'empêtreraient à reculons le conduisent jusqu'à la fauteuil. Mais il sembla ne pas demander la brutalité des gardiens et sans que son sourire soit son visage il déclara :

— Cela ne m'intéresse pas, ce n'est pas dans mes attributions. Ecrivez au gouvernement de Rome et il fera ce qu'il croira devoir faire.

C'en était trop. On sait le reste.

Serge di Modugno est une victime du fascisme et nous le défendrons.

Serge di Modugno qui exécuta dans les circonstances que l'on connaît le vice-consul d'Italie, a été interrogé pour la première fois par M. Bacquart, juge d'instruction, vendredi dernier. Il était accompagné de son défenseur M^r Lazarick.

Comme nous le pressentions dans notre dernier numéro, ce sont les inhumaines tracasseries des autorités fascistes qui pousseront ce camard à sa tragique détermination.

Réfugié en France depuis le 11 février 1927, c'est en vain que Serge de Modugno, tenu auprès du consulat différentes démarches pour faire venir près de lui, sa femme et son enfant, vivant misérablement en Italie, et en but aux vexations de la police du « duc ». Une dernière fois il se rendit au Consulat. Il fut reçu par le vice-consul qui lui déclara :

— Cela ne m'intéresse pas, ce n'est pas dans mes attributions. Ecrivez au gouvernement de Rome et il fera ce qu'il croira devoir faire.

C'en était trop. On sait le reste.

Serge di Modugno est une victime du fascisme et nous le défendrons.

Une déclaration de la
Fédération de la Seine
de la Ligue des Droits de l'Homme

Aux membres du Comité Sacco-Vanzetti

Chers Camarades,

La Commission administrative de notre groupement, réunie le 15 septembre 1927, après avoir entendu l'exposé de son secrétaire général, sur les propositions faites par le Comité Sacco-Vanzetti, dans une réunion tenue, 72, rue des Prairies, le 13 septembre à 15 heures ; relativement à la manifestation nationale du 19 courant.

Regrettant profondément, d'abord, qu'à l'occasion de l'affaire Sacco-Vanzetti, comme à l'occasion de la venue en France de M. Primo de Rivera, au 14 juillet 1926, les Comités centraux, des grandes organisations républicaines et démocratiques n'aient pas cru devoir faire tout l'effort nécessaire pour la défense en commun (Comité de Santé public) des Libertés et des droits des collectivités et des individus de plus en plus menacés.

Estime, en conséquence, que devant la situation d'inégalité ainsi créée, il ne lui est pas possible, surtout dans la forme envisagée par le Comité Sacco-Vanzetti, de prendre part à la contre-manifestation proposée par ce dernier pour le 19 septembre.

Par ordre : Cordialement : Caillaud.

L'Avis des Militants
de l'U. A. C.
sur le projet de manifestation

Les camarades responsables de l'Union Anarchiste Communiste et du Comité Sacco-Vanzetti, profondément troublés par la carence du Parti Communiste et de la C. G. T. U. en ce qui concerne la manifestation du 19 septembre et ne pouvant à eux seuls prendre la responsabilité d'une décision, dans quelque sens que ce soit, réunirent le jeudi 15 septembre à 19 heures, les militants représentant les groupes de la Région Parisienne, pour les consulter sur la position qui devait être adoptée.

Les camarades soussignés, après une longue discussion au cours de laquelle furent envisagées toutes les possibilités d'action, décidèrent à l'unanimité de ne pas appeler le peuple de Paris à manifester sur le passage de l'American Legion pour les raisons que le Comité Sacco-Vanzetti et l'U. A. C. donnent en première page :

Boucher, Bodini, Brousse, Castellaz, Cova, Chazzoff, Dupré, Darras, Delobel, Delecourt, Fanier, Girard, Janier, Jean, Laurent, Léon, La-Moellier, Montgut, Mutiles, Moisset, Morel, Nadaud, Ribeyron, P. Odéon.

Le Comité de Défense Sociale
et la C. G. T. S. R.
veulent quand même manifester

Nous avons récemment signé du Comité de Défense Sociale, de la Fédération Nationale du Bâtiment et de l'Union Régionale de la C.G.T.S.R., un appel assez long dénonçant en termes vigoureux les abstentionnistes de la première heure et les « manifestants » hors-barrière.

Cet appel se termine par cette incitation assez vague à manifester : « Ils laissent aux ouvriers le soin de juger comme il convient l'attitude de leurs dirigeants ; ils font appel à toutes les organisations et espèrent que le prolétariat parisien saura accomplir son devoir de classe et qu'il clamera son mépris à l'American Legion sur le passage de celle-ci. »

Nous ne voulons pas faire ici le silence autour de la décision de nos camarades.

Mais, ne pouvant comprendre comment il sera possible pour un nombre important de protestataires, au moins au nom des bataillons, des batailles et des forces de police de faire entendre sérieusement leurs protestations le long d'un défilé de dix kilomètres, « Le Libertaire » ne peut qu'inviter ses lecteurs à relire l'article de première page signé de l'U. A. C. et du Comité Sacco-Vanzetti.

BARTHOLEMEW VANZETTI.

La lettre d'adieu
de VANZETTI

Chers Amis, Soyez bien aimée,

Je suis innocent ! Je puis lever le front ! Ma conscience est nette ! Je meurs comme j'ai vécu, en luttant pour la Liberté et pour la Justice ! Oh ! que ne puis-je clamer à tous la vérité ! Que ne puis-je dire à tous les hommes que ce n'est pas pour ce crime monstrueux que je suis condamné ! Aucun verdict de mort, aucun jugement, aucun gouverneur, Fuller, aucun Etat réactionnaire comme celui du Massachusetts ne peuvent transformer un innocent en assassin !

Mon cœur est plein, débordant d'amour pour tous ceux qui me sont chers ? Comment leur dire adieu ? Oh ! mes chers amis ! mes vaillants défenseurs ! A vous tous, l'affection de mon pauvre cœur ; à vous tous la gratitude d'un soldat tombé pour la Liberté !

Vous avez lutté avec foi et opiniâtreté. L'école ne vous est point imputable. Ne déspérez pas. Continuez la lutte magnifique que j'ai livrée moi-même ! entreprise pour la liberté et l'indépendance de l'homme.

Ah ! ma chère sœur ! Quelle joie de te revoir et d'entendre tes douces paroles d'amour et d'encouragement !

Mais je crois que c'est une faute terrible que d'avoir fait traverser l'Océan pour me voir ici. Ah ! je suis navré que tu doives être présente à mon agonie et vivre à travers moi-même les souffrances que je subis.

Dès que tu auras pris le repos et retrouvé les forces nécessaires, retourne près de nos chers parents en Italie.

A ces parents, comme à nos bons et fidèles amis, tu porteras mon message d'amour et de reconnaissance.

Quoi ? J'ai trop aimé la Liberté ? Quoi ? la terre a accompli plusieurs fois sa révolution autour du soleil depuis que j'ai été mis derrière les barreaux de la prison et privé de tout ce qui fait que la vie m'étre est vécue ? Qu'importe, si aucun rayon du ciel bleu et aucune flamme des régions divines ne pénètrent jamais dans les prisons construites par les hommes pour les hommes.

Je sais que je n'ai pas souffert en vain. C'est pour cela que je porte ma croix sans flétrir ! Bientôt les frères ne se battront plus avec leurs frères. Les enfants ne seront plus jetés dans les usines dépourvues de soleil et éloignées des champs verdoyants. Il n'est plus loin le jour où il y aura du pain pour chaque bouche, un pain pour chaque tête, du bonheur pour chaque cœur.

Et ce sera le triomphe de votre action et de la mienne, oh ! mes compagnons et amis. Affectueusement

BARTHOLEMEW VANZETTI.

Un beau buste
de Sacco et de Vanzetti

Le Comité Sacco-Vanzetti a fait reproduire un joli buste de Sacco et de Vanzetti, au ciseau d'un de nos camarades sculpteurs.

Cette petite statuette de 20 cm. de haut, où se trouvent côte à côte Sacco et Vanzetti, est vendu au prix de 12 francs, 47 fr. francs de port et d'emballage.

LA SOUSCRIPTION

A la demande de nombreux correspondants organisations ouvrières, municipales et personnalités détentrices de listes de souscriptions, le Comité vient de fixer, au 30 septembre la date préliminaire fixée au 19 septembre — à laquelle cette souscription sera close. Que pendant ce temps la solidarité s'exerce donc intensément en faveur des familles des deux suppliciés.

LE LIBERTAIRE

EDITION DE PROPAGANDE

A la mémoire des deux martyrs

Pour graver, d'une façon saisissante, en la mémoire de tous, le dououreux calvaire, et l'ignominieux assassinat de Sacco et Vanzetti, nous avons fait appeler au concours d'un ami dessinateur et nous venons de faire tirer

Un beau dessin

simili-gravure sur papier crème du Japon

Dimensions 65 cm. sur 50 cm.

C'est une émouvante et superbe œuvre d'art.

Elle est dès maintenant à la disposition de nos lecteurs ; la réclamer à Féranel, 72, rue des Prairies, Paris, chèque postal 586-65.

Prix de chaque exemplaire, franco de port :

4 FR. 25 POUR LA FRANCE.

4 FR. 50 POUR L'EXTERIEUR.

LA MORT D'UN FASCISTE

La F.O.P. des Mutilés
et l'American Legion

Le vice-consul d'Italie, comte Carlo Nardini, est décédé. C'est le sort final et commun à tous les humains, qu'ils soient diplomates, égoutiers ou soldats du droit et de la liberté. Nous ne connaissons pas, naturellement, le comte Nardini qui, était peut-être, dans le privé, un excellent père de famille, vénéré de sa femme et de ses enfants, mais qui n'en était pas moins un représentant du fascisme qui exerce, en ce beau pays d'Italie, la terreur que l'on sait. Nous savons bien que les actes de sauvagerie perpétrés par les chemises noires excitent l'admiration de certains bons Français, tels que MM. Coty, de Kérillis et autres Benjamin. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour qu'ils soient goûts de semblable façon par les pauvres bougres qui, n'ayant commis d'autres crimes que d'envisager la question sociale sous un autre angle que l'ex-révolutionnaire Mussolini, subissent, non sans rancœur, les sévices variés qui naissent de l'imagination fertile de ces descendants directs de Torquemada.

Donc, le signor Carlo Nardini, s'étant trouvé face à face avec une de ces victimes et l'évitant sans doute provoquée, a reçu de sa part une réponse imprévue qui l'a envoyé directement au royaume des ombres.

Cette réaction, aussi logique qu'imprévisible, a naturellement excité la verve de tous ceux qui se mêlent d'écrire pour ou contre les victimes de la vindicte sociale.

Nous laisserons de côté les contempteurs du fascisme et de l'assassinat collectivement patriote pour monter en épingle quelques appréciations de ceux qui, professionnellement, défendent le prolétariat et s'intitulent ou ne s'assument pas pour communistes.

A la vérité, cet ouvrier italien, tout lecteur d'un journal antifasciste, mais non communiste qu'il soit — comme d'ailleurs le plupart des ouvriers italiens — la sanglante terreur mussolinienne rejette en bloc — semble fort, ainsi que les premières constatations officielles, un névrasthyme, un névrose, un état psychologique, un demi-conscient.

C'est dans cet état physiologique détraqué, sur lequel devaient évidemment se répercuter les effets de ces actes de banditisme perpétrés par les fascistes, que l'on peut le plus vraisemblablement rechercher les causes déterminantes de ce drame.

Si les investigations du médecin légiste sont impitoyables, mais elles ne sauront y manquer.

C'est que certains journaux avaient insinué que le meurtrier était communiste. Or, tout le monde sait que les communistes réprouvent les actes individuels, sauf dans certaines conditions favorables à leur politique.

Mais voici que ce « tueur de Boches » qui occupe de cette affaire dans l'Humanité a découvert que l'« assassin » était anarchiste et qu'il avait particulièrement souffert des persécutions fascistes. Et il commence à trouver des excuses au geste de cet « épileptique ». Voici sa conclusion :

Il a tiré sur un homme qu'il accusait d'avoir fait son malheur et sur un homme qui, pour lui, était tout un régime...

Le Parlement, à tout prix, doit empêcher que l'assassinat de Sacco et Vanzetti soit permis.

Il a tiré sur un homme qu'il accusait d'avoir fait son malheur et sur un homme qui, pour lui, était tout un régime...

Le Parlement, à tout prix, doit empêcher que l'assassinat de Sacco et Vanzetti soit permis.

Il a tiré sur un homme qu'il accusait d'avoir fait son malheur et sur un homme qui, pour lui, était tout un régime...

Le Parlement, à tout prix, doit empêcher que l'assassinat de Sacco et Vanzetti soit permis.

Il a tiré sur un homme qu'il accusait d'avoir fait son malheur et sur un homme qui, pour lui, était tout un régime...

Le Parlement, à tout prix, doit empêcher que l'assassinat de Sacco et Vanzetti soit permis.

Il a tiré sur un homme qu'il accusait d'avoir fait son malheur et sur un homme qui, pour lui, était tout un régime...

Le Parlement, à tout prix, doit empêcher que l'assassinat de Sacco et Vanzetti soit permis.

Il a tiré sur un homme qu'il accusait d'avoir fait son malheur et sur un homme qui, pour lui, était tout un régime...

Le Parlement, à tout prix, doit empêcher que l'assassinat de Sacco et Vanzetti soit permis.

Il a tiré sur un homme qu'il accusait d'avoir fait son malheur et sur un homme qui, pour lui, était tout un régime...

Le Parlement, à tout prix, doit empêcher que l'assassinat de Sacco et Vanzetti soit permis.

Il a tiré sur un homme qu'il accusait d'avoir fait son malheur et sur un homme qui, pour lui, était tout un régime...

Le Parlement, à tout prix, doit empêcher que l'assassinat de Sacco et Vanzetti soit permis.

Il a tiré sur un homme qu'il accusait d'avoir fait son malheur et sur un homme qui, pour lui, était tout un régime...

Le Parlement, à tout prix, doit empêcher que l'assassinat de Sacco et Vanzetti soit permis.

Il a tiré sur un homme qu'il accusait d'avoir fait son malheur et sur un homme qui, pour lui, était tout un régime...

Le Parlement, à tout prix, doit empêcher que l'assassinat de Sacco et Vanzetti soit permis.

Il a tiré sur un homme qu'il accusait d'avoir fait son malheur et sur un homme qui, pour lui, était tout un régime...

Le Parlement, à tout prix, doit empêcher que l'assassinat de Sacco et V